

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Béarnais émigrés en Amérique : des marges qui résistent?

Ariane Bruneton

Numéro 13-14-15, printemps-automne 2008, printemps 2009

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bruneton, A. (2008). Béarnais émigrés en Amérique : des marges qui résistent? *Port Acadie*, (13-14-15), 189–206. <https://doi.org/10.7202/038428ar>

Résumé de l'article

Les Français qui émigrèrent vers les Amériques au XIX^e siècle furent très largement issus des marges géographiques de la France, le plus fort contingent étant fourni par les groupes basques, béarnais et bigourdans originaires des Pyrénées occidentales. Si des observateurs ont remarqué que des groupes de migrants conservaient, voire revivifiaient leurs traditions culturelles dans les pays d'arrivée, il ne semble pas en avoir été de même pour les Béarnais et les Bigourdans. (Nous laisserons de côté les Basques qui, par leur langue et statut spécifiques, ainsi que par le rôle de l'Église catholique, furent davantage amenés à maintenir, en l'organisant, leur identité.) Si l'on se base principalement sur les lettres de ces émigrés, il apparaît que l'identité béarnaise à la première génération se maintient dans un entre-soi à travers la perpétuation du parler béarnais, de la cuisine locale, de la pratique de certains jeux, et s'exprime et se renforce au travers d'un fort *lobbying*; en revanche, dès qu'il s'agit de présentation de soi dans la société environnante (par les vêtements notamment), on observe le souci de ne pas se singulariser; par ailleurs, quand les émigrés créent des sociétés d'entraide, c'est sous la bannière française qu'ils le font. On se demandera alors si la perpétuation de leurs traits culturels, plus que l'affirmation d'une identité, ne correspondait pas surtout à la nécessité de renforcement d'un groupe, tremplin et gage de l'intégration souhaitée. Cette hypothèse sera replacée dans la nature et l'époque de l'émigration pyrénéenne.

Béarnais émigrés en Amérique : des marges qui résistent?

Ariane Bruneton

Université de Pau et des Pays de
l'Adour

Association pour la maison de la
mémoire de l'émigration

Résumé

Les Français qui émigrèrent vers les Amériques au XIX^e siècle furent très largement issus des marges géographiques de la France, le plus fort contingent étant fourni par les groupes basques, béarnais et bigourdans originaires des Pyrénées occidentales. Si des observateurs ont remarqué que des groupes de migrants conservaient, voire revivifiaient leurs traditions culturelles dans les pays d'arrivée, il ne semble pas en avoir été de même pour les Béarnais et les Bigourdans. (Nous laisserons de côté les Basques qui, par leur langue et statut spécifiques, ainsi que par le rôle de l'Église catholique, furent davantage amenés à maintenir, en l'organisant, leur identité.) Si l'on se base principalement sur les lettres de ces émigrés, il apparaît que l'identité béarnaise à la première génération se maintient dans un entre-soi à travers la perpétuation du parler béarnais, de la cuisine locale, de la pratique de certains jeux, et s'exprime et se renforce au travers d'un fort *lobbying*; en revanche, dès qu'il s'agit de présentation de soi dans la société environnante (par les vêtements notamment), on observe le souci de ne pas se singulariser; par ailleurs, quand les émigrés créent des sociétés d'entraide, c'est sous la bannière française qu'ils le font. On se demandera alors si la perpétuation de leurs traits culturels, plus que l'affirmation d'une identité, ne correspondait pas surtout à la nécessité de renforcement d'un groupe, tremplin et gage de l'intégration souhaitée. Cette hypothèse sera replacée dans la nature et l'époque de l'émigration pyrénéenne.

Il était tout à fait tentant, pour l'ethnologue de la France de la génération de mai 1968 que je suis, de réfléchir à la problématique de la résistance des marges proposée par Jean-Pierre Pichette comme thème du colloque de l'Université Sainte-Anne d'août 2007. Celui-ci proposait à la discussion l'observation selon laquelle « *les populations minoritaires, résidant dans les marges, et, parmi ces dernières, celles qui auraient migré en nombre, conserveraient mieux et plus longtemps que dans le centre certaines pratiques culturelles provenant du lieu de leur départ et de l'époque de leur migration* »¹.

En effet, parisienne et sorbonnarde à l'époque, j'avais choisi dans la foulée des événements d'aller vivre et travailler en Béarn, région du Sud-Ouest lointaine et sur les marges, puisque jouxtant la frontière espagnole,

1. Jean-Pierre Pichette, « Le principe du limaçon, une métaphore de la résistance des marges », programme et résumé des communications, p. 10.

et de plus en milieu rural, dont j'ignorais tout. Outre un exotisme certain, j'allais côtoyer là une région dont la part importante du territoire en zone de montagne pouvait faire de celle-ci, selon les idées alors en cours, le type même d'un espace « conservatoire » des traditions.

Cependant, mes thèmes de recherche d'alors, axés sur des pratiques de vie quotidienne telles que les habitudes alimentaires, le travail féminin, l'arboriculture, la médecine populaire, etc., ne m'ont pas particulièrement amenée à percevoir des éléments relevant spécifiquement de la résistance. Les années de mon implantation étaient celles du mouvement « *Viure al país* » (« Vivre au pays »), militant en faveur du maintien de vie et de travail sur place, afin de lutter contre la désertification qui touchait certaines zones de montagne. Ce n'était du reste pas vraiment le cas du département des Pyrénées-Atlantiques, où la terre restait chère et les bourgs habités.

Par ailleurs, cette région se percevait-elle véritablement comme en marge? Éloignée du centre et des lieux de décision et de pouvoir, certes, mais « marginale », je ne saurais le dire. L'histoire de ce « pays », j'y reviendrai, faisait plutôt que ses habitants se percevaient assez volontiers comme un centre.

Ceci étant, j'avais été frappée dès les premiers temps de mon installation par ceci : dans les coteaux, dans les fermes voisines dont l'état de confort et de modernisation était tout ce qu'il y a de plus relatif (c'était en 1971), dans lesquelles vivaient encore des domestiques de ferme ne parlant pas français, arrivaient des lettres et des colis de.... San Francisco ou de Buenos Aires! Ignorant tout de l'émigration qui avait touché cette région un siècle plus tôt, ce fait m'avait littéralement sidérée, tant et si bien que, un certain nombre d'années plus tard, en 1992, je décidai de mener une enquête concernant ces liens entre le Béarn et les Amériques. Celle-ci fut menée au sein d'une association dite de mémoire collective, qui eut, entre autres retombées, l'intérêt de mettre au grand jour des documents ayant trait à cette histoire : des lettres anciennes, écrites par les émigrés et adressées, depuis leurs nouveaux cadres de vie, à leurs familles et plus largement à la communauté villageoise.

Dès lors, je n'eus de cesse de continuer à faire émerger ces documents, afin de rendre concrète cette histoire et de la restituer à travers eux à ce pays, dont c'était de toute évidence un élément patrimonial fort². Le Béarn avec le Pays Basque et la Bigorre ont en effet représenté la région de France où l'émigration aux Amériques a été la plus poussée.

2. Travail effectué au sein de l'Association pour la maison de la mémoire de l'émigration (AMMÉ), 56 rue Émile-Guichenné, 64000 Pau (France) : emigr@wanadoo.fr.

C'est ainsi que, possédant en ce groupe d'émigrés une situation de marginalité de fait à observer, je me suis proposée, en vue de cette réflexion commune, d'interroger les dires d'un certain nombre de ces missives collectées, d'origine béarnaise et émanant exclusivement de la première génération de migrants, point important pour relativiser la portée de mes observations. Les extraits seront principalement, mais pas uniquement, tirés de lettres écrites depuis les États-Unis, spécialement de Californie, où les Béarnais se retrouvèrent nombreux entre 1880 et 1920, regroupés notamment à San Francisco, ville sur laquelle il existe par ailleurs des sources pouvant venir compléter les quelques glanes retrouvées donnant un éclairage sur la problématique en question³.

Mais avant d'écouter les dires des émigrés, un mot sur le caractère de l'immigration béarnaise en Californie et sur la nature des échanges épistolaires des émigrés.

Béarnais en Californie

Pour résumer, les arrivées ont connu au moins trois phases différentes. La première, avant même la ruée vers l'or (1849) est minime, exploratoire, plus une « présence » qu'un phénomène social; elle est celle de « pionniers » et résulte de démarches personnelles d'individus déjà sur le continent américain (notamment au Chili), en ce sens aguerris et formés au Nouveau Monde, s'investissant dans le négoce ou dans les affaires. La seconde, celle de la ruée vers l'or, se présente toujours comme individuelle, mais s'adresse à des personnes de toutes qualités attirées par l'aventure et la fortune; les Béarnais se dirigeront alors davantage vers les maisons de commerce ou les emplois de service que vers les mines, où, pour autant que les sources permettent de le saisir⁴, ils ne sont pas majoritaires; la troisième phase, en revanche, de 1856 environ⁵ jusqu'à la Première Guerre mondiale, nous donne l'image d'un véritable

3. Amaury Mars, *Les Pyrénées et la Californie*, San Francisco, J. Tauzy et co., 1898; Georges Lanson [dir.], *Guide des Français en Californie : 1916–1917, 1917*; Jehanne Biétry-Salinger [dir.], « Notre centenaire », *Le guide franco-californien du centenaire*, San Francisco, 1949, comme témoignages contemporains de la période étudiée; et comme travaux de chercheurs : Olivier Lafaye, *Les Béarnais en Californie*, TER Bordeaux III, 1978; Annick Foucrier, *Le rêve californien – Migrants français sur la côte Pacifique (xviii^e-xx^e siècles)*, 1999; Annick Foucrier, « Migrations et cultures : les Béarnais en Californie », *Revue de Pau et du Béarn*, n° 28, 2001, p. 307–324.
4. On peut considérer l'histoire de l'émigration basque et béarnaise comme « en miettes » suite à l'incendie de la Préfecture en 1908, qui détruisit l'ensemble des liasses de talons de passeports pour le xix^e siècle. La reconstitution de cette histoire par la saisie de données concrètes est patiemment en cours par le dépouillement de séries archivistiques de toutes natures, effectuée par des bénévoles.
5. 1856 : consécration de l'église française Notre-Dame-des-Victoires; 1858 : début de la ruée vers l'or de la rivière Frazer en Colombie-Britannique.

transfert de populations, répondant parfaitement aux mécanismes de la chaîne migratoire; oncle et neveu, frère et sœur, amis et connaissances se font venir les uns les autres et assurent l'accueil du nouveau venu, majoritairement dans des métiers urbains (blanchisseries, boulangeries, laiteries, hôtelleries, etc.); dans le secteur de la blanchisserie, les Béarnais arriveront même à détenir le quasi-monopole à San Francisco entre 1880 et 1920 (102 sur 136 blanchisseries seront encore aux mains des Béarnais en 1925⁶), y faisant travailler leurs compatriotes. Un Béarnais, y ayant un emploi avant même son arrivée, écrit ainsi au pays : « *Si nous n'avions pas été placés nous aurions trouvé dix places pour chacun se n'est pas ça qui manque.* »⁷ (P.M., San Francisco, 1899).

Après la fin de la Première Guerre mondiale, le courant d'immigration béarnaise se poursuit mais se réduit petit à petit. On pourrait néanmoins parler d'une quatrième phase.

Nature des correspondances d'émigrés

Du corpus général de lettres retrouvées⁸, nous avons pu dégager l'existence d'un modèle épistolaire auquel ces missives obéissent très souvent, modèle que nous avons qualifié de « populaire »⁹. En effet, la majorité des émigrés qui écrivent (mais pas tous) appartient à la catégorie des « peu-lettrés », pour lesquels écrire représente une difficulté, un effort réclamant de l'attention et plus encore de la disponibilité mentale et temporelle. Ce modèle, en trois parties, comporte des formules assez stéréotypées d'ouverture de la communication épistolaire — une entrée en matière — basée sur une information concernant le bon état de santé du scripteur et le même état souhaité chez le récepteur (mise à l'unisson de la communication et talisman pour la continuité épistolaire); à la fin, des formules de clôture comprenant généralement la salutation « *aux parents et amis et à tous ceux qui demanderont de mes nouvelles* »; entre les deux, un texte plus libre comprenant des informations concernant les émigrés (le scripteur ou les « pays » ou la parenté) et des échanges (questions, réactions) sur la vie au pays. Cette partie « libre » consacre généralement plus de place à ce dernier qu'au pays d'arrivée et j'ai pu comparer ces

6. Olivier Lafaye, *op. cit.*, p. 72.

7. Dans tous les extraits de lettres, nous conservons l'orthographe d'origine.

8. 1 500 lettres environ repérées à ce jour émanant de 180 fonds différents, s'étalant entre le début du XIX^e siècle et 1940, avec un pic entre 1880 et 1910, provenant d'Amérique du Sud, du Nord et Centrale. Sur ce total, 200 environ proviennent d'Amérique du Nord.

9. Ariane Bruneton-Governatori et Bernard Moreux, « Un modèle épistolaire populaire – Les lettres d'émigrés béarnais », dans *Par écrit : ethnologie des écritures quotidiennes*, sous la dir. de Daniel Fabre, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'homme, 1997, p. 79–103.

missives à des sortes de « visite au pays », où l'émigré joue le jeu de la proximité — il fait effectivement un voyage mental en se transportant chez lui — plus qu'il n'engage son correspondant à venir le trouver; on ne trouve que peu, très peu de descriptions des nouveaux lieux de vie, qui du reste sont rarement nommés de façon spécifique; ils se contentent d'un « *en Amérique* » ou d'un « *ici* » sans plus de précisions¹⁰. Chose curieuse, le Béarn également est rarement appelé par son nom, c'est le terme « *pays* » qui est utilisé; et c'est « *la France* » quand le scripteur établit une comparaison, comme dans ce passage (J.B., San Francisco, 1886) : « *Vous me disiez que mon cousin Emile a l'intention de venir en Californie mais il a encore de resté en France jusque 17 ans* » — ou encore : « *Maintenant je vous dirai vive l'Amérique pour l'ouvrier parce qu'il a plus de liberté et de meilleures salaires qu'en France. [...] Vive la France pour le riche et la tranquillité de la vie [...]* » (J. V., La Nouvelle-Orléans, 1902).

Quand ils s'adressent aux leurs, il ne s'agit pas de communiquer avec précision des éléments qui permettent de visualiser l'absent dans l'ailleurs; les scripteurs se mettent en quatre pour ne pas « dépayser » leurs correspondants en leur évoquant des choses ou des individus inconnus d'eux; ils sont même explicites là-dessus : « *Je voudrais avant de terminer vous apprendre quelques choses qui vous intéressent mais ici il n'y a personne de votre connaissance* » (M. C., San Francisco, 1889) et « *Nous autres d'ici nous ne pouvons rien vous raconter parce que vous ne connaissez personne* » (P.M. San Francisco, 1917). Ainsi que le suggèrent ces deux extraits, la connaissance d'un pays se focalise en fait sur les personnes qui l'habitent.

Ensuite, bien qu'il s'agisse de lettres familiales, il faut avoir conscience qu'elles revêtent très souvent un caractère semi-public, étant lues à la cantonade et faisant office de gazette; si des éléments trop personnels doivent être communiqués, les émigrés savent qu'ils doivent les mettre sur des bouts de papier à part (des « billets »), qui peuvent être subtilisés et ainsi censurés au décachetage des missives.

Les lettres retrouvées, enfin, sont dans l'ensemble la manifestation de la poursuite de liens familiaux et l'affirmation du sentiment d'appartenance à la communauté d'origine, on pourrait même dire d'allégeance au pays. On se doute ainsi que la voix des dissidents ou des émigrés en difficulté n'a que peu de chance de se faire entendre et d'arriver jusqu'à nous. Force est donc de constater que tout en étant exceptionnel, ce corpus ne peut

10. Ariane Bruneton-Governatori et Jeanne Soust, « Pourquoi écrire? Question posée à un corpus de lettres d'émigrés béarnais aux Amériques (1850–1950) », dans *Correspondre jadis et naguère – Actes du 120^e Congrès du CTHS – Aix-en-Provence, 1995*, Aubenas, Éd. Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1997, p. 467–480.

être considéré comme représentatif, puisque lui échappent les ratages et les dissidences et qu'il augmente la représentation des réussites, des maisons et familles stables¹¹. En revanche, on peut considérer qu'il reflète assez bien le groupe des Béarnais ayant encore en Amérique un réel sentiment d'appartenance à leur communauté d'origine.

Ces filtres de lecture posés, et tout en gardant conscience du nombre restreint de lettres dont nous disposons, que nous apprennent-elles des modes de vie et des attitudes de la première génération de migrants dans le Nouveau Monde¹²? Commençons par la langue.

Français écrit, béarnais parlé.

« Il y a encore une grande difficulté c'est pour apprendre la langue du Pays surtout pour ceux qui arriuent un peu agés il leur est difficile de l'apprendre et si on ne parle pas la langue on est toujours embarrassé. » (J.-B. C., San Francisco, 1891)

Les émigrés se retrouvant donc entre « pays », plus isolés par la difficulté de la langue qu'ils ne le seraient en pays hispanophone, la pratique du béarnais était monnaie courante et rassurante; des souvenirs et témoignages oraux nous le signalent. Des poèmes en béarnais (nommé « langue méridionale ») sont publiés dans les journaux de la colonie française, tel ce « Tres caps en un berret » dans *L'Impartial californien*¹³. Car ce ne sont pas les lettres qui nous le font savoir, elles qui sont écrites en français, langue de l'écrit, seule langue dont l'apprentissage était dispensé à l'école. En revanche, par l'incise dans celles-ci de mots d'enfants ou de blagues échangées en Amérique, rapportées en béarnais (avec une graphie approximative), il est facile de se rendre compte que s'ils écrivent en français, ils continuent à parler béarnais en famille et entre eux au travail, peut-être même plus que s'ils étaient au pays. Le français est une langue qu'ils vont du reste peu à peu oublier : *« Ecrivez souvent parce que j'ai je presque oubliez decrire en francais il ya long temp que jenais pas ecrie. »* (J.B. M.-C., Boston, 1905) Ce témoignage n'est pas unique.

-
11. Michel Papy, « Lettres d'émigrés et typologie de l'émigration – Le cas des Béarnais aux Amériques (1850–1920) », dans *Correspondre jadis et naguère, op.cit.*, p. 453–466; Michel Papy, « Les Lettres ordinaires – Terrain d'histoire », *Alinéa, sciences sociales et humaines*, Université de Grenoble, n° 10, juin 1999, p. 125–151.
 12. Bernard Moreux, sociolinguiste, et moi-même avons déjà quelque peu traité les thèmes de l'acculturation et de l'identité : « Émigration aux Amériques et identité, d'après des correspondances d'émigrés béarnais du XIX^e siècle », dans *Des identités en mutation, de l'Ancien au Nouveau Monde*, sous la direction de Danielle Forget et France Martineau, Ottawa, Éditions David, coll. « Voix savantes », 2002, p. 171–189.
 13. Du 8 juin 1897.

Continuité de la nourriture du pays

Les ouvriers des blanchisseries, logés par leur patron, étaient également nourris par eux sur place. Le modèle alimentaire du pays d'origine semble se perpétuer : « *Le travail de californi est très dur de puis le matin a 5 heures jusca 11 heures ou minui il faut toujours travaillé il ni a que 5 heures ou 6 pour se reposé, mais on gagne de largen* », écrit un jeune depuis San Francisco, ajoutant « *et on est bien nourrit on a de la viande a discersion et du vin et de la soupe, et le matin le café au lait, a 7 ho on nous porte de la viande et du pain et du vain au travail* » (J.B., 1886). À vrai dire, en fait même, San Francisco offrait le modèle alimentaire rêvé au pays (abondance de viande et de vin); seul le fromage (peu apprécié) semblait manquer.

Quelques témoignages, surtout dans les *estancias* en Argentine, attestent de la perpétuation de la cuisine du cochon (conserves et transformation alimentaire), base carnée habituelle au pays : « *Il n'y a pas longtemps que nous avons achevé de tuer les cochons qui ont été cuisinés par une béarnaise; vous pouvez croire qu'il y a eu une belle provision avec cinq cochons pour neuf personnes.* » (J.B., Argentine, 1889) Et par des intermédiaires arrivent des saucissons, des andouilles, des jambons mais aussi du vin (souvent réclamé) de même que du fromage (« *parce qu'ici il est très mauvais* »), du miel, des « *pommes de la maison* ». Comme l'écrit un réceptionnaire : « *Nous avons aussi reçu le socisson et le miel que vous nous avez envoyé et que le tout est bien bon se n'est pas pour manquer de rien du tout, mais quand nous mangeons qu'elque chose qui vient du pays sa nous fait toujours bien plaisir [...].* » (P.M., San Francisco, 1909). Ah! nourriture plus nourrissante que les nutriments...

Nous manquons d'informations sur les repas servis dans les restaurants tenus par des Béarnais, mais là n'était pas leur spécialité, qui était plutôt aveyronnaise. À New York, dans deux grands hôtels tenus par un Béarnais, Raymond Orteig, il est difficile de déceler des éléments de la cuisine béarnaise. Le « *jambon d'York* » y supplante en effet le « *jambon de Bayonne* » dans les menus festifs retrouvés¹⁴!

La sociabilité : cafés et quilliers, sociétés d'entraide, etc.

Bien qu'aucune lettre n'en fasse état, nous savons que, à Buenos Aires comme à San Francisco, des quilliers avaient été construits afin que l'on puisse y pratiquer le jeu de « *quilles de neuf* » si cher aux Béarnais et aux Bigourdans : « *Voulez-vous trouver des Béarnais à San Francisco? Allez au quillier* », conseille les almanachs de l'époque; la publicité de

14. Alain J.-B. Lalanne, *Du Béarn à New York : Raymond Orteig (1870-1939) – Histoire d'un mécène de l'aviation*, Pau, Marrimpouey, éd., 2007, p. 162.

l'un d'eux met en avant la notion de « *Maison Française* » (ill. 1 et 2). Aujourd'hui, à ma connaissance, aucun établissement de ce genre ne perdure dans ces villes.

Par ailleurs, une information précise surgit parfois dans les lettres, qui peut sembler presque inopinée tant elle détonne dans le contexte laconique habituel sur le pays d'accueil : « *Je me suis mis de l'hôpital, j'ai payé 30 f pour y rentrer et 5 F par mois, mais si l'on est malade par hasard l'on a tout payé, l'on est soigné le médecin et les pharmacies payées.* » (E.N., San Francisco, 1892); et encore : « *Je me suis mis dans la société de l'hôpital que j'ai payé près de cent francs en cas de maladies vous êtes soignés gratuit.* » (H.L., San Francisco, 1911).



Téléphone Franklin 2041

PALM BAR
Magasin de Vins et Liqueurs
1533 Franklin St.
B. GERE, Prop.



Jeu de Quilles

MASON BAR
1208 MASON STREET
B. GERE, Gérant

Téléphone Douglas 3203

FABRIQUE DE SANDALES
1412 Powell St.
B. GERE, Prop.

1. Le quillier. Publicité parue dans le *Guide des Français en Californie*, de Georges Lanson, San Francisco, 1917. Collection abbé Siffert.



2. Le quillier. Publicité parue dans *L'Impartial californien*, San Francisco, le 3 avril 1897.

Ces allusions à une « *société de l'hôpital* » renvoient en fait à la Société française de bienfaisance mutuelle fondée en 1851 à l'origine de l'hôpital français à San Francisco. On retrouve là des pratiques et des institutions locales attestées depuis le milieu du ^{xix}^e siècle en Béarn, mais qui virent aussi le jour ailleurs en France à la même époque.

En fait, des lieux *ad hoc* (cafés, quilliers, paroisse, comme à San Francisco, Notre-Dame-des-Victoires au cœur du quartier français, mais aussi pensions de familles et lieux de travail) permettaient le fonctionnement d'une sociabilité « de pays », mais avec le revers de la médaille, la possibilité d'un contrôle social fort. Voici ce que, en 1892, Julie Cassou transmet à sa cousine, toujours depuis San Francisco : « *J'ai retrouvé beaucoup de pays et de payses mais je ne veux fréquenter personne tous ont la langue mieux pendue les uns que les autres et je préfère qu'on dise que je suis trop fière que de dire que je ne le suis pas assez je vois ce qu'on dit pour les autres.* »¹⁵

Il n'empêche, la proportion des mariages endogames et le choix de parrains et marraines béarnais (signe fort de la perpétuation d'un groupe) vont se maintenir massivement jusqu'en 1914–1915, selon les comptages des registres de Notre-Dame-des-Victoires effectués par Olivier Lafaye¹⁶. Et ce n'est qu'entre 1916 et 1928 qu'un nombre croissant d'« étrangers », dont une forte proportion de Basques, pénétrera le groupe! Selon son expression même, le groupe des Béarnais vit « *recroquevillé* » sur lui-même et ne s'affaiblit que très progressivement et relativement peu; concernant les baptêmes, il n'observe le déclin du choix d'un parrain ou d'une marraine non béarnais qu'à partir de 1933!

Ainsi, à partir de ces dires ténus et observations minuscules, il est malgré tout possible de postuler que, dans l'entre-soi du groupe à la première génération, certaines pratiques et habitudes culturelles se maintiennent, susceptibles de perdurer en dehors du contexte qui les a fait naître, peut-être même renforcées si l'on pense à la langue. En

15. Ariane Bruneton, « *Californie-Béarn : des émigrés écrivent au pays (1860–1916)* », Pau, AMMÉ, ICN Orthez, 2007, p. 46.

16. Olivier Lafaye, *op. cit.*, p. 114.

revanche, différente semble être l'attitude qui prévaut dans l'affichage du groupe vis-à-vis de l'extérieur, de la société englobante, notamment dans le signe le plus repérable qu'est le vêtement, signe fort de l'identité.

Les vêtements

« J'en vois arriver du pays souvent avec des berrets, veste courte et beaucoup d'autres choses qui ne leur servent à rien et qui leur ont coûté cher, le lendemain ils sont obligés à jeter tout ça dans un coin car ils faut toujours s'habituer aux habitudes du pays qu'on habite [...]. » Ainsi s'adresse Antoine Casamayou, dans une lettre de San Francisco, datée du 30 septembre 1859, à un neveu qu'il appelle auprès de lui¹⁷. Peut-on être plus explicite? C'est à plusieurs reprises et sous différentes plumes que peut se lire ce conseil de ne pas se singulariser par des habits typés. Ainsi d'Argentine : « Tu n'as pas besoin de faire beaucoup d'emplette en trousseau; peu de chemises, moi j'en ai encore une douzaine, pas de botes et des souliers à glace, cette chaussure dans ce [pays] ne vaut rien. Moi je te donnerai une paire de botes à la mode du pays. Tu peux te faire faire deux costumes, mouchoirs de poche et chaussettes; tu emmèneras un chapeau, le berret tu en feras cadeau à Antoine. »¹⁸ (J.B., 1889). Il s'agit ainsi d'un conseil d'abandon du couvre-chef emblématique, type même du marqueur pyrénéen, vers l'achat duquel se précipitent aujourd'hui tous les descendants d'émigrés béarnais en visite! Effectivement, des photos de groupe, personnel de l'abattoir d'Oakland ou blanchisserie de San Francisco, laissent voir des ouvriers, en majorité béarnais selon les commentaires des détenteurs, ayant adopté toutes sortes de couvre-chefs (mais pas de béret) et même le petit foulard noué autour du cou, inconnu en Béarn! **(ill. 3)**

Dans le même ordre d'idées, dans les portraits faits en studio qui seront envoyés d'Amérique en France, rien ne permettra plus d'identifier véritablement le Béarnais. Les attributs mis en évidence (la montre et son gousset) sont à l'image des « Messieurs » auxquels on aime se comparer à San Francisco : « Nous regrettons pas dutout d'avoir quitté la France car ici nous sommes nourris comme le Messieurs en France et les salaires qui arrivent au bout du mois sont mieux, beaucoup mieux à regarder. » (P.M., 1900) Ou bien l'on se laissera immortaliser avec le chapeau de cow-boy et des bottes au pied **(ill. 4 et 5)**.

17. Correspondance Casamayou-Mayerau en cours d'édition avec France Martineau et Yves Frenette.

18. L'emphase est de nous, de même que dans toutes les autres citations, sauf mention contraire.



3. Personnel béarnais de l'abattoir de San Francisco. Fonds AMMÉ (détail).



4. Trois jeunes Béarnais posant en costume de « Messieurs ».



5. Béarnais costumé en cow-boy. Fonds AMMÉ.

Les fêtes

En ce qui concerne ces autres occasions d'expression et de renforcement identitaires que sont les fêtes, peu de lettres mentionnent une perpétuation ou une récréation, notamment du carnaval, si important au pays. D'Argentine pourtant, l'un d'eux communique : « *Ici à la campagne pendant carnaval il n'y à pas beaucoup d'amusements ce qu'on fait plusieurs voisins se réunissent et font un bal. Vois tu cher frère comme s'est passé carnaval* » (J. M., 1890); mais dans la même lettre il écrit aussi : « *Je vais te raconter en quelques mots comment j'ai passé carnaval. le 15 Janvier, je suis allé à un grand fête de la ville : azul avec Jean Chaye frere des sœurs qui sont dernièrement venues. Nous y sommes restés 5 jours : j'ai dancé à la mode du pays le grand bal était au milieu de la ville d'où 25 mugisiens jouait : puis les soirs des feux d'artifice illuminait la ville on faisait partir des globes c'était très joli [...]. Les soirs nous nous promenions en voiture visitant les cafés, les théâtres etx puis le sixième jour nous nous sommes retirez. Pour aller à la fête je m'avais achète un costume qui me coûtait cent cinquante francos tu peux penser comme j'étais bien habille.* » D'autres, en établissant une comparaison, trouvent là l'occasion de dire leur nostalgie : « *Je dois vous dire que les réunions du pays ne sont pas aussi agréables comme chez-nous.* » (J.B., 1890, Argentine). Ou bien : « *La semaine Sainte vient de passer; aujourd'hui Pâques. Combien d'omelettes aurez vous fait chere mere? je me souviens encore des coutumes de ce pays là. Ici [Argentine] c'est tout different, on ne fait rien de remarquable.* » (J. M., 1898)

Marques extérieures d'appartenance au Béarn : enseignes de commerces et d'associations

Nous avons signalé plus haut le grand nombre des blanchisseries tenues par des Béarnais. Des almanachs nous en donnent la liste; si l'on se fie à celui de 1916, on relève qu'aucune des blanchisseries répertoriées ne signale l'origine béarnaise de leur propriétaire. Elles se nomment *French laundry*, *Parisian laundry*, *European hand laundry*, *Bright star French laundry*, *Elite French laundry* ou encore *Liberty French laundry*, etc., faisant à la rigueur précéder cette appellation de leur patronyme pour se distinguer les unes des autres, comme dans *Loustau laundry*. Semblable bannière prévaut pour les boulangeries (**ill. 6 et 7**).

En ce qui concerne les bars et les hôtels, on relève sans surprise, toujours à San Francisco, un *Café de Pau*, un *Café des Basses-Pyrénées*, un *Hôtel des Basses-Pyrénées* et un *Hôtel d'Oloron*, cet affichage visant à attirer la clientèle des Béarnais ou des Basques, ce qui n'était évidemment pas le cas des blanchisseries. Celles-ci avaient de toute évidence intérêt à se réclamer de l'image de la France associée au luxe, à la délicatesse, aux



6. « Blanchisserie française *Bright Star French Laundry* ». Publicité parue dans le *Guide des Français en Californie*, de Georges Lanson, San Francisco, 1917. Collection abbé Siffert.



7. « Blanchisserie française *Hayes Valley French Laundry* ». Publicité parue dans le *Guide des Français en Californie*, de Georges Lanson, San Francisco, 1917. Collection abbé Siffert.

produits de qualité. La mode, la couture, la coiffure étaient des spécialités françaises et il est certain que, dans cet affichage, le renvoi d'image ne pouvait qu'être bénéfique.

En revanche, les restaurants renommés, comme le fameux *Old Poodle Dog* à San Francisco, où se réunissaient pourtant les membres de la communauté, ne cherchaient pas à mettre en avant l'origine culturelle de leurs propriétaires, qui à vrai dire étaient susceptibles de changer. De même, le *New Delmonico Restaurant & Hotel*, « *Etablissement Absolutement Français* »¹⁹, de la rue Geary ne cherche absolument pas à mettre en avant l'origine béarnaise de deux de ses trois propriétaires.

Autre secteur où ce groupe aurait pu saisir l'occasion de s'afficher : les clubs ou mutuelles ou sociétés de bienfaisance à l'origine desquelles ils furent souvent très nombreux. Là encore un constat s'impose : comme en Argentine²⁰, où les Béarnais émigrèrent majoritairement avant l'Amérique du Nord, aucune de ces institutions ne porte un nom qui rappelle l'origine géographique de leurs fondateurs. C'est une bannière ou un adjectif relatif à la France qui est choisi : *Société du 14 juillet*, *La Gauloise*, *La Société Française de bienfaisance mutuelle* comme à San Francisco. Dans cette dernière, comme le relève Annick Foucrier²¹, les originaires des Basses-Pyrénées arrivent pourtant en tête des cotisants en 1858, avant même Paris, d'où pourtant le nombre d'immigrants est supérieur!

19. Telle que sa publicité proposée dans le *Guide des Français en Californie* le présente.

20. Confirmation orale d'Hernan Otero travaillant sur l'associationnisme français en Argentine (1850-1950).

21. Annick Foucrier, « Migrations et cultures : les Béarnais en Californie », *op. cit.*, 2001.

Ainsi, le caractère exceptionnel du nom de la *Ligue d'Henri IV* à San Francisco, fondée en 1895, mérite-t-il qu'on s'y arrête un moment.

Les dires des fondateurs de la *Ligue d'Henri IV* et autres personnalités politiques béarnaises

La *Ligue d'Henri IV* (devenue *Ligue Henri IV* et toujours vivante) succède à d'autres sociétés de secours mutuels d'origine française, telles que la *Société Nationale des Alsaciens-Lorrains* en 1871 et la *Gauloise* des Aveyronnais en 1887. Signale-t-elle par le choix de ce nom une tendance à l'affirmation identitaire béarnaise?

Avant d'apprécier ce fait, il faut rappeler ici que c'est un Béarnais, Henri III de Navarre-Béarn, qui deviendra Henri IV de France en réconciliant le royaume pris dans les guerres de religion entre catholiques et protestants. Et que ce fut son fils, Louis XIII, qui par un édit d'union (et non d'annexion) rattacha le Béarn à la couronne de France en 1620.

À l'occasion de la célébration du tricentenaire de cet événement, un député béarnais, ministre et académicien, Léon Bérard, fait un discours où l'on peut entendre ceci : « *La réunion du Béarn remonte à l'avènement de Henri IV. Cette année-là [1589], un Béarnais descendant de Saint Louis a sauvé la dynastie nationale et l'unité de la patrie. Le Béarn est entré dans la France pour restaurer la raison publique et le bon sens qui était en péril au pays de Rabelais et de Montaigne. La réunion de notre province se confond avec le service qu'elle a rendu à la nation.* » Et il poursuit : « *[M]oralement et intellectuellement le Béarn n'a jamais cessé d'être français et de penser français... on pourrait dire dès le temps des Gaulois.* »²²

Certes si ces paroles sont à replacer dans le contexte d'une célébration (on peut aussi lui associer ce message délivré en 1933 d'un autre député béarnais, Champetier de Ribes : « *[C]hacun sait que le roi de Navarre annexe la France au Béarn avant que son fils ne réunisse le Béarn à la France* »), il n'est pas inintéressant de les associer au discours des fondateurs de la *Ligue d'Henri IV*.

La ligue a, dans son comité directeur composé de Béarnais, trois médecins et un avocat, P. A. Bergerot, né à San Francisco en 1867 mais petit-fils de Béarnais de la région d'Oloron et ayant fait ses études en France; le but (non avoué) de l'association est de reprendre le pouvoir à l'hôpital français, qui est alors aux mains des Aveyronnais, et de soutenir les ambitions politiques de l'avocat Bergerot.

22. Renaud Carrier, « La représentation d'un espace politique et culturel : le Béarn dans le discours des députés des Basses-Pyrénées (1870–1939) », dans *Les variantes du discours régionaliste en Béarn*, sous la direction de J.P. Barraqué et Christian Thibon, Universitaria Gascogne, ICN Orthez, 2004, p. 151–168.

Dès le début, l'appellation fait problème; le terme de *ligue* est accusé d'avoir une connotation politique et P. A. Bergerot²³ s'en justifie : « *Les Béarnais qui ont choisi ce titre n'ont pas songé un seul instant aux conséquences qu'il pourrait avoir, ni à la cause politique qu'il représente [Henri IV était un Bourbon]. Ils n'ont songé qu'à glorifier la mémoire si pure de celui qui fut le héros béarnais avant de devenir le héros national. [...]* Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, les Méridionaux du Sud-Ouest [c'est-à-dire pour lui, les habitants des Basses et Hautes-Pyrénées, du Gers et des Landes qu'il s'efforce de réunir] *sont les Français des Français. Ils sont tous frères, frères des mêmes montagnes, des mêmes chaumières, de la même race et des mêmes traditions, et c'est là quelque chose de mystérieux qui ne s'explique pas, un lien qui résiste d'autant plus fort que l'on s'acharne à vouloir le délier [...]*. »²⁴ Il précise encore : « *Pouvait-on choisir un titre plus libéral, plus légendaire, plus civil et enfin plus gaulois que celui-ci?* » Effectivement, la création de cette association entraîna immédiatement une riposte moqueuse et acérée des Aveyronnais, nombreux à San Francisco à la même époque; ceux-ci, ayant des origines plus citadines et ouvrières, étaient de tendance radicale-socialiste, alors que les Béarnais, tout en affichant un républicanisme certain, demeuraient plus conservateurs.

Pour arriver à ses fins, la nouvelle association se devait d'être unificatrice : « *Elle veut offrir à tout Français digne de ce nom, sans distinction de province, d'opinion ou de classe, [...] toutes les ressources pécuniaires et morales indispensables sur une terre étrangère : travail, abri, protection, secours, éducation, distractions honnêtes et exercices vivifiants.* »²⁵ Habiles, les fondateurs faisaient coup double : ils plaçaient leur société sous la bannière nationale d'un roi béarnais, une façon de faire prévaloir l'hégémonie béarnaise au sein de la colonie française qui était réelle par le nombre à cette époque!

Trois ans après sa création, le président s'exprimait encore ainsi : « *Notre œuvre est non seulement une œuvre de bienfaisance mutuelle mais encore une œuvre de propagande française dont le succès rejaillira sur la colonie française de San Francisco, sur le nom de la France et sur tout ce qui est français.* » À cette déclaration, me vient à l'esprit comme en miroir celle du candidat béarnais François Bayrou aux dernières élections présidentielles, prononcée en 1993 en béarnais à Pau : « *Nous ne*

23. Cité par Amaury Mars, *op. cit.*, 1898, p. 270–271.

24. Bergerot fait ici allusion aux attaques des Aveyronnais qui dénonçaient les buts non avoués de cette association.

25. Amaury Mars, *op. cit.*, p. 274.

sommes pas les Béarnais du Béarn, nous sommes les Béarnais du monde, inventeurs de vérité, inventeurs de liberté. »²⁶

En fait, la suite de l'action et du développement de la *Ligue Henri IV* (comme le relate la plaquette que la ligue publie à l'occasion de son centenaire en 1995, reprenant l'avis d'Olivier Lafaye²⁷) se caractérise par une forte incitation à intégrer la société et la nation américaines. Elle rencontra dès lors une opposition de plus en plus virulente de la part des Aveyronnais. Candidat républicain malheureux à la Chambre des représentants, Bergerot tourna ses ambitions vers la municipalité et posa alors les bases, en 1909, d'un cercle politique, le futur *Club Lafayette*, dont le conseil d'administration fut réservé aux « *méridionaux du Sud-Ouest* » (cf. supra). Il y développa l'intérêt de la naturalisation américaine comme moyen de défendre les intérêts de la colonie béarnaise, qu'il tenait pour française avant tout. Reformulés en 1916 et 1917, les statuts de ce club impliqueront que pour y entrer seuls les naturalisés américains ou en voie de le devenir seront admis. Le *Club Lafayette* finira par devenir une entreprise de naturalisation massive, signalant d'une certaine mesure le déclin de l'influence béarnaise dans la colonie française.

Pour conclure

À travers les éléments dont nous disposons, il semble difficile d'avancer que la vie de ce groupe immigré, minoritaire, puisse venir confirmer ou asseoir l'observation faite ailleurs, pour d'autres populations, d'une situation leur donnant la capacité de conserver et de faire revivre des usages et traits culturels parfois même complètement disparus dans le pays d'origine. Il semble que les Béarnais, conservant certaines de leurs pratiques culturelles à la première génération (bien que des traces nettes d'acculturation soient visibles dès celle-ci notamment par l'anglicisation des prénoms dans les lettres ou le libellé des adresses), aient cherché avant tout à trouver en elles les moyens d'une meilleure intégration. En revanche, rien ne dit que, dans le futur, on n'assistera pas à un renversement de tendance propre à la troisième ou quatrième génération : par exemple, il est question que des cours de béarnais soient mis en place notamment à Rosario en Argentine au sein de l'Alliance française. Des recettes de cuisine locale, l'apprentissage de chants béarnais ont toujours beaucoup de succès. Mais peut-on être Béarnais en Amérique? Que cela peut-il signifier réellement? Au mieux peut-on espérer devenir Américain d'origine béarnaise, ce qui n'est du reste pas tout à fait rien.

26. Ce discours fut publié intégralement dans *La République des Pyrénées* du 27 octobre 1993.

27. Olivier Lafaye, *loc. cit.*

On a pu relever aussi que les Béarnais n'hésitaient pas à se présenter dans cette société américaine comme Français, mettant en avant leur nationalité plus que leur origine. Comment interpréter ce fait : trahison ou opportunisme?

Renaud Carrier²⁸, évoquant le « *territoire délicat du discours identitaire béarnais* », affirme, après étude des principaux discours électoralistes de personnalités politiques pendant la III^e République qu'« *il existe bien un esprit singulier de cette province* », signalant que, en comparaison d'autres régions à forte identité, Rouergue, Corse, Comté de Nice, Savoie, Bretagne — au passage, on notera que ce sont toutes des régions marquées par un courant d'émigration et presque toutes périphériques —, rien n'y est semblable. En effet, pendant cette période, contrairement aux autres régions, le député béarnais ne se présente pas à ses électeurs comme un défenseur de leur identité, tout en ne se sentant du reste pas non plus obligé d'être le garant de leur fidélité à la France. Il met en avant le Béarn comme terre de réconciliation et sa capacité d'adaptation à des régimes politiques différents. Il reconnaît le Béarnais comme pragmatique mais ayant le sens des valeurs. Somme toute, le député se sent français et ne fait pas passer sa béarnité avant sa nationalité. Finalement, dit-il, « *la béarnité est peu présente dans leurs discours; les députés ne se présentent pas comme Béarnais, puisqu'ils sont béarnais* »²⁹.

Après 1918, pourtant, il y a du changement : les références au Béarn dans le discours des hommes politiques béarnais se placent avant celles consacrées à la France et à partir des années 1930, la béarnité est régulièrement proclamée. *Le Béarn devient terre de résistance* (et voilà que l'on retrouve la « résistance des marges »!) et si c'est nous qui soulignons, c'est Carrier qui l'affirme! On peut noter que c'est l'époque où l'influence de la colonie française, c'est-à-dire pour une bonne part béarnaise, diminue en Californie, puisque l'américanisation de la seconde génération est en marche.

Et Carrier de conclure : « *En fait, l'absence du sentiment d'isolement du Béarn par rapport à d'autres pays à forte identité est sans doute l'un des effets les plus étonnants de la mentalité béarnaise* », ajoutant que la tutelle parisienne y semble mieux vécue que la bordelaise, sachant que là-bas le Béarn est largement représenté³⁰.

28. Renaud Carrier, *loc. cit.*

29. Renaud Carrier, *op. cit.*, p. 159.

30. En 2002, il y avait deux candidats béarnais à la présidence de la République, François Bayrou (UDF) et Jean Saint Josse pour le Mouvement Pêche Chasse Nature et Tradition.

Le cas étudié serait donc particulier. Les Béarnais peuvent se dire totalement français sans que cela entache en rien leur béarnité, puisque c'est l'un des leurs qui a fait la France.

Cependant, la culture d'un groupe (la culture religieuse mise à part) s'exprime dans une langue, des pratiques, des comportements, des croyances et des représentations liés la plupart du temps à un espace territorial qui en est un des composants; lorsque celui-ci disparaît ou se transforme ou se déplace, la manifestation de celle-là est rendue plus difficile, voire impossible. Il reste néanmoins la possibilité d'appeler à la rescousse l'identité, qui admet peut-être mieux la pluralité des composants que la notion de culture.

Ainsi ce que nous donnent à voir les Béarnais de cette première génération à travers leurs écrits, ce sont des individus aux identités empilées, un peu comme nous tous aujourd'hui.

Et c'est peut-être vers cette réalité-là que la réflexion serait à poursuivre, en incluant une nécessaire comparaison avec les deux groupes voisins ayant partagé le même destin d'émigrés aux Amériques, j'ai nommé les Basques et les Bigourdans, et, pourquoi pas, les Aveyronnais!



Yves Bergeron, Linda Guidroux, Marie-Armelle Barbier-Le Déroff
et Caroline-Isabelle Caron



Françoise Lempereur



Ariane Bruneton